



Chris Olsen: *The Boy Who Cried* de Mark Rappaport (2016).

**FESTIVAL.** Dans ce qu'il appelle ses « *home movies* », qui réemploient des extraits de films hollywoodiens, Mark Rappaport se situe à mi-chemin de l'histoire et du journal intime. Il était l'invité d'honneur du Sicilia Queer Filmfest, à Palerme.

## Les raccords de Rappaport

Si le queer remet en cause le binaire, les cloisonnements identitaires, il ne peut se réduire à un seul thème ou « sujet » à l'écran : il doit aussi susciter des films hors du cadastre habituel des formats ou des genres, affronter les risques du poreux, du composite, parfois du clinquant ou du kitsch. Telle est la ligne de crête que défend depuis douze ans, à Palerme, le Sicilia Queer Filmfest. Le jury de la dernière édition, début juin, a contresigné ce parti pris en récompensant *First Time [The Time for All But Sunset – violet]*, de l'Allemand Nicolaas Schmidt. Film à la fois agaçant et énigmatique de 50 minutes : après un montage de visages extatiques extraits de pubs pour Coca-Cola, il saisit dans un long plan fixe deux jeunes hommes impassibles, face à face et de profil, dans le métro de Hambourg, environnés par les flux de passagers au fil des stations. Dragage subliminale de deux modèles bressoniens ? Du Van Sant à cuisson lente ? On reste perplexé.

Parmi les Français sélectionnés (outre les maniéristes du trash Yann Gonzales ou Caroline Poggi et Jonathan Vinel, qui inventent dans *Bébé colère* un poupon hardcore) : *Jerk*, de Gisèle Vienne, d'après son spectacle (directement sorti en DVD il y a peu, chez Shellac). Sur un plateau noir et vide, la caméra sinue autour d'un seul acteur, (le costaud Jonathan Capdevielle, qui reconstitue avec des marionnettes et son seul corps ventriloque les exactions sadiques du serial killer Dean Corrrl, alias The Candyman, et de ses deux complices adolescents. Si le film a sa part de « coup », au sens le plus large, le Guignol nécrophile empoigne néanmoins avec fermeté l'horreur en puissance des jeux de l'enfance – leur *Ça*.

### Hollywood digressé

La pièce de résistance était une rétrospective, en sa présence, de Mark Rappaport, cinéaste et critique (pour *Trafic*), New-Yorkais d'origine et Parisien d'adoption. Même si son premier film

expérimental, *Blue Streak* (1971), sorte de rhapsodie gay underground, était projeté, c'est avant tout pour sa dernière manière que Rappaport était convié : des essais recomposant des extraits de l'âge classique hollywoodien, accompagnés d'une voix off tour à tour émue et pince-sans-rire, très précise et digressive. L'homosexualité n'en est certes pas absente – le plus beau de ces films est consacré au destin de Rock Hudson, tandis qu'un autre, *The Silver Screen: Color Me Lavender*, s'intéresse au sous-texte gay de films grand public.

Mais l'essentiel est ailleurs. S'il se consacre à des cinéastes (Eisenstein, Sirk, Ophüls...), Rappaport a une prédilection pour les acteurs. Soit des stars déchues (Jean Seberg, Anita Ekberg), soit des seconds couteaux méconnus : Chris Olsen, qui disparut des écrans après avoir été « *le petit garçon qui pleurait* » chez les plus grands cinéastes, le juif allemand Martin Kosleck, abonné aux rôles de nazis une fois réfugié à Hollywood, ou

Will Geer, gay assumé et communiste revendiqué qui joue bien des pères truculents dans les westerns et finit, après avoir été blacklisté, par devenir le « *grand-père idéal* » de l'Amérique dans une série télé.

Dans ces films, Rappaport vise moins une politique des acteurs qu'une fable toujours recommencée de Hollywood et de la cinéphilie. C'est une galerie de portraits, mais aussi d'autoportraits : Hudson et Seberg prennent la parole à la première personne, via des acteurs-bonimenteurs qui s'incrument à l'écran et endossent leur récit sans physiquement leur ressembler. Ce sont aussi, bien sûr, les autoportraits d'un spectateur, à travers les films qui ont regardé sa vie : Rappaport avoue qu'il leur parle parfois quand il les revisionne.

Quand les *Histoire(s) du cinéma* de Godard tiennent du grand récit biblique, on est plutôt ici dans le registre de la nouvelle, parfois du journal intime. Cette micro-histoire du cinéma hollywoodien est queer avant tout parce qu'elle considère le cinéma comme une érotique de la réincarnation, permettant de changer de corps en permanence, que l'on soit acteur ou spectateur.

Hervé Aubron